

Wilhelm von Humboldt comme précurseur d'une libre formation de communauté

Lorsque Wilhelm von Humboldt est entré en relation avec Goethe et Schiller, sa future épouse, Caroline von Dacheröden avait déjà fait connaissance avec eux. Grâce à son amitié avec la future épouse de Schiller, Caroline von Lengefeld, elle avait déjà rencontré les deux poètes dans la maison de leurs parents. Après son mariage, Humboldt fut admis dans le cercle des amis. C'est ainsi que la configuration du destin lui offrit la possibilité de développer sa capacité intrinsèque : celle de devenir l'intercesseur entre les « antipodes spirituels »¹ Goethe et Schiller, favorisant ainsi la grande culmination du « classicisme de Weimar ». « Lui - et aucun autre à ce degré - », écrit le premier biographe de Humboldt, Gustav Schlesier, « jouissait à la fois de l'amitié de Schiller et de celle de Goethe ; il prit la part la plus intime et la plus efficace dans leurs efforts, précisément à l'époque la plus récente de leur union grosse de conséquences, ».² Et le biographe de Schiller, Karl Hoffmeister, d'insister même : « C'est à l'école de Humboldt qu'il [Schiller] est devenu mûr pour assumer la fréquentation de Goethe ».³ Humboldt fut pour Schiller, d'une certaine manière ce que Schiller fut pour Goethe : En lui Schiller trouvait un « interprète de génie égal à lui-même, l'interprète contemporain de son existence spirituelle et historique »⁴. Toutes les paroles que Humboldt écrivit sur Schiller témoignent d'un profond respect affectueux, comme en témoignent les mots qu'il écrivit à sa femme trois ans après la mort de Schiller, après avoir étudié de vieilles lettres, curieusement lors d'une visite chez Goethe : « Avec les papiers laissés par le pauvre Schiller, je me suis occupé ce matin avec Wolzogen. C'est très curieux de voir avec quel soin il a travaillé. [...] Il reste l'homme le plus grand et le plus beau que j'ai jamais connu ; si Goethe s'en va encore, l'Allemagne sera un désert épouvantable ».⁵

Le chemin de formation de Humboldt

L'orientation générale et humaine de Humboldt se retrouve dans sa propre histoire familiale, qui englobe toutes les couches de la population. En 1572, le fourreur Hans Humpolt, s'était vu accorder le droit de cité à Berlin. Mais c'est seulement le grand-père de Humboldt, Johann Paul Humboldt (1684-1740), qui reçut le titre de noblesse héréditaire deux ans avant sa mort. Son père, le chambellan royal Alexander Georg von Humboldt, était issu d'une famille de Poméranie, sa mère Marie-Elizabeth, veuve Colomb, était issue d'une famille huguenote et apporta dans son mariage, son fils Heinrich et le château de Tegel. Humboldt a ainsi grandi dans le cadre de « l'aristocratie bourgeoise », tout en se sentant proche de tous les hommes. Il n'a jamais fréquenté d'école, mais les trois fils Heinrich, Wilhelm — et le futur et célèbre naturaliste, Alexander — ont reçu l'enseignement d'un professeur privé, avec lequel des liens d'amitié se sont tissés tout au long de leur vie. C'est **Johann Campe** qui a donné à Humboldt ses premières leçons d'écriture et de lecture. Dès l'âge de dix ans, il fut initié aux langues anciennes et aux sciences fondamentales par **Christian Kunth**, qui n'avait que 20 ans. En 1779, le père décède et la mère confie de plus en plus à Kunth toute l'organisation de l'éducation ultérieure de ses fils, qui est alors complétée par des cours choisis auprès de différentes capacités et talents des Lumières berlinoises.

En 1789 (environ à 21 ans), Humboldt accompagna son ancien professeur Campe, passionné par la révolution, à Paris, où il fut un témoin direct de la chute de l'absolutisme. Après les avoir d'abord acceptés, il a très rapidement reconnu l'ambivalence des aspirations révolutionnaires. Revenu en Allemagne, il répondit directement aux événements par la publication d'une lettre ouverte à son ami Friedrich Gentz dans la *Berlinische Monatsschrift* de Johann Erich Biester sous l'intitulé : *Idées sur la constitution de l'état occasionnées par la nouvelle Constitution française*. Pour lui, le « principe selon lequel le gouvernement dût veiller au bonheur et au bien-être, au physique comme au moral, de la nation » devait

1 « Il n'était pas question de s'unir. Même la douce parole insistante d'un Dalberg, qui savait honorer Schiller en dignité, restèrent infructueuses, et les raisons que j'opposais à toute union étaient difficiles à réfuter. Personne ne pouvait nier qu'entre deux antipodes spirituels, il y ait plus d'un diamètre terrestre qui les séparât, puisqu'ils peuvent être considérés comme des pôles de part et d'autre, mais que c'est justement pour cela qu'ils ne peuvent pas se confondre en un seul » — Johann Wolfgang von Goethe : *Glückliches Ereignis [Événement heureux]*, dans, du même auteur : *Œuvres* vol. X, Hambourg, 1967, p.540.

2 Gustav Schlesier : *Wilhelm von Humboldts Leben [Vie de Wilhelm von Humboldt]*, Vol. 1, Stuttgart 1847, p.265.

3 Karl Hoffmeister : *Schillers Leben, Geistesentwicklung und Werke im Zusammenhang [La vie, le développement de l'esprit et les œuvres de Schiller dans leur contexte]* 5 vol., Stuttgart 1838-42, cité d'après Gustav Schlesier : *op. cit.* p.326.

4 Benno von Wiese : *Friedrich Schiller*, Stuttgart 1959, p.510.

5 Lettre de Wilhelm von Humboldt à Caroline von Humboldt du 28 décembre 1808, cité d'après Wilhelm Röfle (éditeur) : *Wilhelm von Humboldt — Briefe [Lettres]*, Munich 1952, pp.289 et suiv.

être « *le despotisme le plus grave et le plus opprimant.* »⁶ Ainsi Humboldt se rapprochait-il du discernement de devoir articuler les domaines impliquant une responsabilité sociétale.

Déjà sollicité par ses entretiens avec Schiller, Humboldt rédigea en 1792 son écrit de science social le plus important : « *Idées pour une tentative de déterminer les limites de l'activité, de l'efficacité et des vertus de l'état* ». Cet essai est porté par la certitude de l'individualité spirituelle de l'être humain et par la confiance en sa capacité d'éducation et de formation. Il ne s'agit pas, nonobstant pour Humboldt, de la transmission d'une vie de l'esprit élitaire, laquelle a fait son temps, mais au contraire seulement, de la libération indispensable de la vie de l'esprit pour permettre à l'individu [le fameux « individu lambda », *ndt*] « *la formation la plus élevée et la plus proportionnée à une totalité* »⁷, précisément pour que l'homme puisse s'éveiller à sa responsabilité jusque dans le domaine économique.⁸ Car : « *De même que chacun compte sur l'aide bienveillante de l'État, de même et plus encore, il lui confie le sort de son concitoyen. Cependant, cela affaiblit la participation solidaire et rend donc plus difficile l'assistance mutuelle.* »⁹

Wilhelm von Humboldt développe déjà un « concept d'art » qui englobe toute activité humaine : « *C'est ainsi que l'on pourrait peut-être former des artistes à partir de tous les paysans et de tous les artisans, c'est-à-dire des hommes qui aiment leur métier pour leur métier, qui l'améliorent par leur propre vertu dirigée et leur propre invention, et qui, par là même, cultivent leurs forces intellectuelles, ennoblissent leur caractère et élèvent leurs jouissances.* »¹⁰ Ce n'est ni l'état ni l'Église qui doivent être les meneurs de la vie de l'éducation et de la formation, mais ce sont plutôt de libres engagements associatifs « *jaillissant de l'intime des êtres qui font que tout un chacun, doit s'approprier la richesse d'autrui. [...] L'utilité éducative et formatrice de telles associations repose toujours sur le degré d'indépendance des personnes librement liées, qui se maintient en même temps que l'intimité de l'association.* »¹¹ Il ne s'agissait donc pas pour lui d'éduquer des citoyens obéissants et soumis à l'état mais exactement l'inverse : à savoir que l'être humain, éduqué et formé dans la liberté de l'esprit, « *entrât ensuite dans l'état et vérifiât en quelque sorte la Constitution de celui-ci en son sein même.* »¹² Mais une constitution qui se forme à partir d'un libre développement de l'individualité ne suivra plus des tendances nationalistes ou racistes unilatérales, car « *il y a déjà en soi quelque chose de dégradant pour l'humanité, dans l'idée de dénier à n'importe quel être humain le droit d'être un être humain.* »¹³ C'est-à-dire que celui qui saisit la notion d'individualité ne pourra plus se tirer d'affaire sans avoir recours au concept d'humanité.

Action politique

Wilhelm von Humboldt a tenté d'œuvrer dans ce sens, de manière multiple et aussi directement dans la vie politique : comme ambassadeur à Rome, Vienne et Londres ; dans les négociations au Congrès de Vienne (1814/15) où il s'engagea contre les ambitions impériales françaises et pour les mêmes droits de citoyenneté accordés aux Juifs. Il était considéré comme un négociateur incorruptible, dont on craignait « *le sens de la répartie, la ténacité et l'acuité dans les joutes verbales* »¹⁴. Peut-être que la création de l'université de Berlin en 1809 fut l'exemple le plus intéressant de son action. Dans une lettre à Friedrich-Wilhelm III, Humboldt engage une orientation étonnamment courageuse et novatrice pour son époque en incitant à ce que « *l'ensemble de l'enseignement et de l'éducation ne soit plus laissé à la charge des caisses de Sa Majesté Royale, mais qu'il se maintienne par sa propre fortune et par les contributions de la nation.* »¹⁵ Tout financement automatique de l'état recelait en soi le danger d'une fonctionnarisation improductive et l'accompagnant, d'une paralysie psycho-spirituelle du système éducatif. C'est pourquoi il s'efforça de maintenir la vie de l'université au moyen de fondations, d'impôts, de bourses et de dons directs. Mais ce ne sont pas seulement ses idées novatrices qui ont rapidement suscité la méfiance des fonctionnaires de l'État, mais surtout le nouveau style d'administration très réussi et le mode de collaboration qui l'accompagnait, qu'il a introduit dans le ministère en tant que chef de département :

Il doit y régner une unité d'effort et un bon esprit ; Les principes doivent être établis, exécutés et justifiés à nouveau par l'exécution elle-même, et c'est pourquoi il est étonnamment important de ne pas placer au sommet les vues tordues et unilatérales d'un individu, mais la réflexion commune de plusieurs.

Et Humboldt de rajouter là-dessus : « *Chez nous, cela est d'autant plus nécessaire que beaucoup d'entre nous ont encore la vanité de se tenir sous un soi-disant patron, plutôt que sous un collègue correctement et solidement organisé.* »¹⁶

6 Wilhelm von Humboldt : *Sämtliche Werke [Œuvres complètes]* Vol.I, Stuttgart 1999, pp.187 et suiv.

7 À l'endroit cité précédemment, p.195.

8 Dans plusieurs ouvrages, Dietrich Spitta a montré de manière impressionnante que les écrits de Humboldt contenaient déjà les prémices d'une organisation sociale tripartite, telle qu'elle a été développée par Rudolf Steiner environ cent ans plus tard. Voir Dietrich Spitta : *Die Staatsidee Wilhelm von Humboldt [L'idée de l'état de Wilhelm von Humboldt]*, Berlin 2004.

9 Wilhelm von Humboldt : *Sämtliche Werke [Œuvres complètes]* Vol.I, p.203.

10 À l'endroit cité précédemment, p.204.

11 À l'endroit cité précédemment, p.196.

12 À l'endroit cité précédemment, p.224.

13 À l'endroit cité précédemment, p.2239

14 Wilhelm Rößle (éditeur) : *op. cit.* p.306.

15 Wilhelm von Humboldt : *Sämtliche Werke*, Vol.VI, Stuttgart 1999, pp.31 et suiv.

16 Passage d'une lettre de Wilhelm von Humboldt à Friedrich August Wolf du 31 juillet 1809 ; cité(e) d'après Wilhelm Röße : *op. cit.* p.306.

Le collège des collaborateurs de Humboldt s'épanouit, fit des heures de sessions supplémentaires, étincelait d'idées — et engendrait l'envie autour de lui. Très tôt il écrit à son épouse : « *C'est certain, et je le sais historiquement, qu'on voudrait me chasser.* »¹⁷ Quoiqu'il en vint à une fondation couronnée de succès de l'université de Berlin, il fut contraint d'accepter un poste d'ambassadeur à Vienne [et aussi en raison de l'application de ce qu'on a appelé bien plus tard aux USA : « *principe de Peter* », *ndt*]. Quelques années plus tard, il écrit à l'un de ses collaborateurs de confiance, Georg Heinrich Ludwig Nicolovius : « *Je vois comme vous, que l'université berlinoise fait plus encore que sombrer, [car] il doit y avoir un esprit, un soin scrupuleux, pour le moins une bonne volonté qui nourrit, protège et encourage. [Or,] l'esprit y est écarté de tout.* »¹⁸

L'influence de Friedrich Schiller

Une affinité spirituelle particulière le lia sa vie durant à Friedrich Schiller. « *Tous deux aimaient traiter la pensée abstraite comme un brillant dont ils savaient polir toutes les faces avec la plus grande finesse* »¹⁹, rapporte l'ami de Goethe, le chancelier Müller. Chez Schiller, Humboldt accordait crédit à l'expérience que des idées peuvent ne pas seulement être pensées et représentées sous une forme abstraite, mais bien plus — elle peuvent être intensifiées jusqu'aux idéaux purs — elles peuvent devenir des vertus réelles qui transforment la vie tout en donnant une orientation au développement moral :

parce que sa vie ordinaire, depuis le moment de son réveil jusqu'au soir, était telle qu'il abandonnait comme de la poussière tout ce qui est ordinaire, ce dont même les meilleurs s'occupent beaucoup, volontiers et à bon escient, et cela non pas au point de rejeter une quelconque occupation, un plaisir, s'il s'en présentait, mais toujours en traitant chaque chose autrement. [...] Il ne perdait, dans sa compréhension littéraire, aucun moment pour son activité intellectuelle.²⁰

Ainsi, l'expérience directe de l'homme Schiller a conféré à Humboldt la certitude qu'il devait rester fidèle au chemin de développement intérieur qu'il avait emprunté.

En outre Schiller lui avait donné une indication de grande envergure. Humboldt, qui avait formé dès son adolescence une représentation intime de l'idéal d'intégrité de l'Antiquité grecque, adressa en 1793 à Schiller un essai *Sur l'étude de l'Antiquité et en particulier de celle grecque*, lequel le lui avait renvoyé avec la note en marge suivante :

Ne devrait-on pas dire du progrès de la culture humaine à peu près la même chose que ce que nous avons l'occasion de constater dans chaque expérience ?

Mais ici, on remarque trois moments :

1. L'objet est tout entier devant nous, mais il est confus et s'enchevêtre.
2. Nous séparons les caractéristiques individuelles et les distinguons. Notre connaissance est claire, mais isolée et bornée.
- 3) Nous relient ce qui a été séparé et l'ensemble se présente de nouveau à nous, désormais il n'est plus confus, mais éclairé de tous côtés.

Dans la première période, il y avait les Grecs. Nous sommes dans la deuxième. La troisième est donc encore à espérer et alors on ne souhaitera plus le retour des Grecs.²¹

Schiller a ainsi donné à Humboldt une impulsion rafraîchissante afin d'élargir son individualisme fortement « antiquisant » (*antiquisierend*) dans sa démarche et consolidé par Emmanuel Kant.

Le surmontement des limites cognitives

A vingt ans, Humboldt s'était déjà plongé dans les écrits de Kant. « *Il va étudier jusqu'à la mort, mon frère* » écrivait Alexander von Humboldt, « *il a maintenant lu toutes les œuvres de Kant et vit et tisse dans son système* ». ²² C'est en particulier la mise en exergue de la position du sujet dans l'acte cognitif du système kantien qui enthousiasma Wilhelm von Humboldt ; dans le même temps, il reconnut très tôt la nécessité de surmonter les limites cognitives mises en place par Kant :

17 Lettre de Wilhelm von Humboldt à Caroline von Humboldt du 28 novembre 1809, cité d'après l'endroit cité précédemment, p.313.

18 Lettre de Wilhelm von Humboldt à Georg Heinrich Ludwig Nicolovius du 18 juin 1816, cité d'après l'endroit cité précédemment, pp.376 et suiv.

19 Friedrich von Müller, cité d'après Gustav Schlesier : *op. Cit.* p.287.

20 Lettre de Wilhelm von Humboldt à Christian Gottfried Körner du 26 juin 1811, cité d'après Wilhelm Röfle (éditeur) : *op. Cit.* p.329.

21 Cité d'après : *Der Briefwechsel zwischen Friedrich Schiller und Wilhelm von Humboldt [La correspondance entre Friedrich Schiller et Wilhelm von Humboldt]*, Vol. 1, Berlin 1962.

22 *Brief von Alexander von Humboldt an Wilhelm Gabriel Wegener vom 27 februar 1789 [Lettre d'Alexander von Humboldt à Wilhelm Gabriel Wegener du 27 février 1789]*, cité d'après Albert Leitzmann (éditeur) *Jugendbriefe von Alexander von Humboldt an Wilhelm Gabriel Wegener [Lettres de jeunesse d'Alexander von Humboldt à Wilhelm Gabriel Wegener]*, Leipzig 1896, p.49.

Cependant, bien que vous sachiez que moi non plus, par expérience personnelle, je ne connais pas d'autre connaissance de la vérité, et que je me retire donc volontiers dans les limites prudentes fixées par Kant, je ne vois pas l'impossibilité d'une autre connaissance immédiate, issue non pas du développement de la raison, mais de la conscience de l'intuition immédiate, et c'est pourquoi les génies qui seuls ont été capables de démontrer la possibilité ou la réalité d'une telle connaissance me semblent être le principal avantage pour la philosophie. [...] Je sens bien que l'universalité des principes philosophiques se perdrait dans ce genre de connaissance, mais il est aussi très douteux pour moi que cette universalité soit en général un signe distinctif juste et nécessaire à la vérité, bien que rien de certain ne puisse se laisser déterminer à ce sujet tant que ce genre de connaissance n'est pas placé sous une lumière plus claire.²³

Ce franchissement de seuil est devenu pour lui de plus en plus un idéal :

La saisie directe de l'idée dans la réalité, cette vraie vision de l'esprit dans le corps, est assez générale dans quelques cas simples, mais dans toute son étendue, dans son essence profonde, elle est si rare qu'elle ne se présente à la plupart des gens que sous une forme mystique et ridicule, et la vraie compréhension du monde, qui se composait autrefois des deux, n'est possible que par ce sens.²⁴

Mais Kant n'avait-il pas expliqué que la « chose en soi » (l'essence de l'objet considéré) derrière le voile du processus subjectif de la perception était à jamais éternellement obturée ? L'intellect (*der Verstand*) en tant que tel — auquel Humboldt s'est lui aussi conformé à Kant tout au long de sa vie — n'a pas été capable de pénétrer dans l'essence de la réalité. Alors, comment construire un pont ?

Dans sa trente-septième année, Humboldt eut la capacité d'avancer et de faire un pas cognitif décisif. Dans la lettre importante adressée à l'ambassadeur suédois, Karl Gustav Freiherr von Brinkmann du 22 octobre 1803, depuis Rome il décrit son passage à un « élargissement de la vraie métaphysique » :

Je sens à présent et certes de mille manières des plus variées, l'insuffisance d'une essence intellectuelle (humaine) et pareillement, tout autant de mille manières, l'appareillement de nature auquel je ne suis guère motivé, car c'est là encore un concept erroné, du tout-un, mais une unité dans laquelle périclite tout concept de nombre, toute opposition d'unité et de multiplicité. Désigner cette divinité unité, je trouve cela inepte, parce qu'on la jette ainsi hors de soi si inutilement. L'expression monde, univers, conduit même aux forces aveugles et à l'existence physique. Âme du monde (*Weltseele*) est encore plus impropre. Je préfère donc m'en tenir à la suite. Cette unité est l'humanité et l'humanité n'est rien d'autre que moi-même {ou, si on ne leurre pas sur soi : « la jé-ité même *ndt* »}.²⁵

Il est clair que ce « moi-même » ne peut pas seulement concerner le « je inférieur » ordinaire, car Humboldt parle ici d'une instance qui englobe en même temps — tous les — Je-individuels : « *C'est seulement comme si chaque facette d'un miroir artificiellement poli se considérait comme un miroir séparé. Il viendra un changement où cette erreur disparaîtra et les écailles tomberont des yeux.* »²⁶

L'élément authentique de l'âme

Que Johann Gottlieb Fichte n'avait pas encore accompli réellement ce « changement » avec son « Je absolu », Humboldt en était bien conscient, car le concept-je de Fichte était encore par trop relié au concept universel de la raison (*Vernunft*), raison pour laquelle — par exemple dans son écrit utopique « *Der geschlossene Handelsstaat [l'état commercial fermé]* (1800) — Fichte assujettit la vie sociale aux concepts plus généraux qui empêchaient au fond tout véritable développement de l'individualité. Un « Sur-je » simplement compris de manière abstraite ne pouvait pas du tout satisfaire Humboldt, parce qu'il affectionnait beaucoup trop l'élément individuel de l'être humain tout concrètement singulier :

Pour moi, c'est œuvrer sur le grand et le tout, sur le caractère de l'humanité, et chacun œuvre là-dessus dès qu'il œuvre sur lui-même et simplement sur lui-même. S'il était tout à fait propre à tout homme de ne vouloir développer que son individualité, de n'honorer rien d'aussi sacré que l'individualité d'autrui ; si chacun ne voulait jamais transférer chez les autres, ni ne jamais prendre aux autres plus que ce qui passe de lui vers les autres, et des autres vers lui ; alors la plus haute moralité, la théorie la plus conséquente de la loi naturelle, de l'éducation et de la législation, serait incorporée dans le cœur de l'homme.²⁷

23 *Brief von Wilhelm von Humboldt an Friedrich Heinrich Jacobi vom 20 Juni 1790 [Lettre de Wilhelm von Humboldt à Friedrich Heinrich Jacobi du 20 juin 1790]*, cité d'après Wilhelm Rößle (éditeur) : *op. Cit.*, p.48

24 Lettre de Wilhelm von Humboldt à Caroline von Humboldt du 21 avril 1809, cité d'après Rudolf Freese (éditeur) : *Wilhelm von Humboldt — Sein Leben und wirken [Wilhelm von Humboldt — Sa vie et son œuvre]*, Berlin 1953, pp.595 et suiv.

25 Lettre de Wilhelm von Humboldt à Karl Gustav Freiherr v. Brinkmann du 22 octobre 1803 cité d'après Wilhelm Rößle (éditeur) : *op. Cit.* p.48.

26 *Ebd.*

27 Lettre de Wilhelm von Humboldt à Georg Forster, du 8 février 1790, cité d'après Wilhelm Rößle (éditeur) : *op. cit.*, p.43.

Dans les années qui suivirent, il s'agissait de plus en plus pour Wilhelm von Humboldt de laisser derrière lui les « fantômes » d'une spéculation déduite et abstraite, afin de « *tout transformer en humanité véritable* »²⁸. Dès son plus jeune âge, lorsqu'il rôdait en solitaire les forêts autour de Tegel, il admirait le ciel étoilé ou bien s'émerveillait de « *l'exubérance dans l'abondance, de l'obscurité et le mystère dans la profondeur, le spirituel dans la clarté scintillante et le mouvement éternel* »²⁹ de la mer, le désir de se montrer entièrement digne de l'être qui englobe tout s'était éveillé en lui.

Cette certitude dans la cohérence de tous les êtres conféra à sa vie une note de calme. Pour beaucoup de ses concitoyens, il paraissait froid et parfois carrément distant lors des rencontres. On le surnommait le « *Soleil de décembre* »³⁰ parce que sa pensée semblait si lumineuse et sa chaleur morale comme cachée derrière un diaphragme. Il est également question d'un sens de la « plaisanterie légère, acerbe et pourtant rarement blessante », qui était une « *particularité personnelle* »³¹ de Humboldt. Mais le trait de caractère essentiel de Humboldt que l'on met en exergue c'est son énorme force de concentration et sa capacité à se maîtriser. Mais sous l'enveloppe en possession de lui-même, cela pouvait bouillonner violemment, comme il l'a rendu en image, par exemple dans un sonnet³² tardif :

*Wie innerlich Vulkane sich entzünden,
braust der Gefühle Glühen, schwer zu stillen
bis sie, gebändigt durch starken Willen,
sich durch der Pflichten Gleise mühevoll winden.*

Comme des volcans intérieurement enflammés
l'ardeur des sentiments brûle, difficile à calmer,
jusqu'à ce que, réfrénée par un puissant vouloir,
elle se faufile avec peine par le rail des devoirs.

L'accomplissement du devoir n'était cependant que l'aspect extérieur de l'évolution intérieure et du changement de la vie de l'âme. Il s'agissait pour lui d'un équilibre intérieur qui surmontât les extrêmes et mît en balance toute vie au plus profond du cœur tel qu'il l'écrivit à Johanna Motherby, après leur rencontre, qui l'avait profondément bouleversé : « *Pensez assez souvent qu'il n'y a que deux états intrinsèquement dignes de la condition humaine : la gaieté et la mélancolie, et efforcez-vous de les atteindre.* »³³ Humboldt ressentait cependant la mort de ses proches comme une épreuve du destin des plus difficiles, comme lorsque son fils aîné Wilhelm tomba soudainement malade, pendant le séjour de la famille à Rome en 1797, et mourut à l'âge de neuf ans ou la mort de Schiller en 1805, qu'il n'avait pas vu personnellement depuis des années. Chaque fois, il s'ensuivit une poussée d'évolution qui intériorisait totalement la douleur et lui conférait « une douceur et une tendresse particulières », « un doux apaisement qui se répéta vingt-cinq ans plus tard, après la mort de Caroline, en 1829, et qui ne le quitta plus véritablement. »³⁴ Sa Caroline avait été pour lui l'appui constant dans toutes les situations de la vie, elle n'avait pas seulement été pour lui une épouse tendre et affectueuse, mais une collaboratrice et plus encore hautement formée et avisée (comme Humboldt elle parlait couramment plusieurs langues). Elle lui ouvrit le sens des beaux arts et lui fut une conseillère perspicace (il l'écoutait dans ses décisions politiques, car il avait confiance en ses jugements) et sa bonté l'enveloppait dans tous les processus de la vie de son âme : « *Personne n'était encore marié avec de plus grande grâce en donnant et en prenant une pleine liberté.* »³⁵

Le sage de Tegel

À partir du moment où Caroline mourut, il se retira définitivement de toute circulation publique et ne se livra plus encore qu'à ses études linguistiques et à ses interrogations intérieures. Sur le tard, il relut encore l'antique Bhagavad Gita dans son expression sanskrite originelle qui le touchait beaucoup. Pour son entourage, il devint de plus en plus le « sage de Tegel » vivant retiré. Et pourtant, il traverse ses dernières années en menant un échange épistolaire singulier qui révèle à maints égards un « Humboldt ésotérique » qui s'était auparavant à peine révélé au public. En 1814 déjà, Charlotte Diede, une connaissance juive de Humboldt, divorcée et appauvrie, s'était adressée à l'homme d'état désormais célèbre pour lui demander de l'aide. Il en résulta un échange de lettres dans lequel Humboldt répondit à de nombreuses questions de Charlotte, parla ouvertement de sa propre vie et transmit de manière tout à fait nouvelle ses besoins de développement intérieur :

28 Wilhelm Rößle (éditeur) : *op. Cit.* p.245. [Le château de Tegel, appelé aussi *Humboldt-Schloss*, se situe en bordure du lac Tegel dans l'arrondissement de Reinickendorf. Karl Friedrich Schinkel réalisa le remaniement dans le style néo-classique du manoir des frères Humboldt. La résidence est la propriété de la famille von Heinz, descendants directs des Humboldt., *ndt*]

29 Lettre de Wilhelm von Humboldt à Caroline von Humboldt de 1816, cité d'après Wilhelm von Humboldt : *Das inwendige Leben. Buch der Gedanken und Betrachtungen [La vie intérieure. Livre de pensées et de réflexions]*, édité par Hartfrid Voss, Munich 1949, p.168.

[Le château de Tegel, appelé aussi *Humboldt-Schloss*, se situe en bordure du lac Tegel dans l'arrondissement de Reinickendorf. Karl Friedrich Schinkel réalisa le remaniement dans le style néo-classique du manoir des frères Humboldt. La résidence est la propriété de la famille von Heinz, descendants directs des Humboldt. — http://www.berlin-en-ligne.com/visite/monuments/chateaux/schloss_tegel.html *ndt*]

30 Cité d'après Ernst Howald : *Wilhelm von Humboldt*, Zurich 1944, p.15.

31 À l'endroit cité précédemment, p.16.

32 Wilhelm von Humboldt : *Sonett 624*, cité d'après Albert Leitzmann (éditeur) : *Wilhelm von Humboldts Werke*, vol.9 : *Gedichte [Poésies]* Berlin 1912

33 Lettre de Wilhelm von Humboldt à Johanna Motherby du 17 décembre 1809, cité d'après Rudolf Freese (éditeur) ; *op. cit.* p.631.

34 Cité d'après Ernst Howald : *op. cit.* p.34.

35 Karl August Varnhagen, cité d'après à l'endroit cité précédemment, p.27.

Croyez-moi, puisque, même si vous avez parfois appelé cela sévère, c'est ce qui seul conduit à travers la vie à une profonde paix de l'âme et ne la quitte jamais comme un fidèle soutien, la première et la plus importante chose dans la vie c'est de se gérer soi-même de telle sorte que l'on se soumette avec calme à l'immuable et que l'on considère chaque situation, la plus heureuse comme la plus désagréable, comme quelque chose dans laquelle l'être intérieur et le véritable caractère peuvent puiser richesse et force. C'est de là que naît la résignation, que presque personne n'a en suffisance, bien que tous croient l'avoir. Presque tous fixent à la résignation une certaine mesure, et se croient obligés de l'excéder quand cette mesure leur paraît dépassée. De la vraie résignation, qui porte toujours avec elle l'assurance qu'une bonté inaltérable lie en un tout salutaire les destinées les plus inattendues et les plus contraires, en mettant en exergue la douceur sérieuse, mais sereine, dans la vision d'une vie même souvent perturbée et troublée. Pour conserver cette sérénité ou la créer en soi, il faut toujours essayer de faire tout ce qui dépend de la volonté. On ne peut pas toujours l'atteindre complètement, et pas à tous les moments de la vie. Elle ne se laisse pas non plus produire, mais doit s'engendrer d'elle-même. Mais elle ne manque pas là où son terrain est préparé, et cette préparation réside en deux points, dans une vision réfléchie, exempte d'égoïsme et douce des choses, et dans une humeur calme du cœur. C'est la raison et le travail de la volonté qui permettent de les maîtriser, et c'est à cela que peuvent et doivent conduire l'exercice et l'intention. Une occupation appropriée contribue beaucoup à apaiser le cœur. Ainsi, rien ne peut ni ne doit se produire dans l'âme que l'homme n'y tolère ou n'y réprime après l'avoir examiné auparavant.³⁶

Qu'ainsi Humboldt a traversé ce « cheminement d'éducation » avec toutes les conséquences pleines de sacrifices et qu'il a ainsi ouvert l'accès à l'idéalisme d'avenir de Schiller et au réalisme rempli de vie de Goethe, cela peut être compris comme sa contribution culturelle essentielle. Il a fait savoir à Charlotte Diede qu'il ne s'agissait pas pour lui d'une bourgeoisie autosuffisante, mais d'une liberté — intérieure — dans une profession de foi claire et, à bien des égards, très moderne, sur l'essence du christianisme :

Mais c'est là une certaine vérité consolante, et tout au plus salutaire, que, par le christianisme, tous les bienfaits de la religion ont acquis une bienveillance tout à fait universelle, au point que tout privilège intérieur et extérieur a cessé, et que chacun, sans distinction, peut se croire aussi proche de Dieu qu'il est capable de s'en nourrir en esprit et en vérité par sa propre vertu et son humilité. En tout, dans la religion et la morale, le caractère véritablement distinctif du christianisme est d'avoir fait tomber les cloisons qui séparaient auparavant les peuples comme des espèces de créatures différentes, d'avoir ôté l'orgueil de croire qu'il y avait une nation privilégiée par la divinité, et d'avoir tissé autour de tous les hommes un lien universel d'amour du prochain. Il n'est plus question ici de représentations picturales, ni de miracles, mais de la communion spirituelle, qui est la seule dont l'être humain ait vraiment besoin, et en même temps celle à laquelle il peut toujours participer par sa confiance et sa conduite.³⁷

Au moment où mourut Wilhelm von Humboldt, le 8 avril 1835 à Tegel, encore dans sa 68^{ème} année, en tant que le troisième dans l'alliance du foyer d'amitié, d'une importance si spirituelle, autour de Goethe et Schiller — la soi-disant marche triomphale matérialiste débuta seulement avec des hommes comme Hermann Helmholtz et Emil Du Bois-Reymond : celle de l'interprétation strictement matérialiste du monde, dont l'unilatéralité domine jusqu'à aujourd'hui le monde social et naturel. Et pourtant les germes déposés par Goethe, Schiller et Humboldt ont continué de vivre et d'agir. Et directement l'œuvre de Humboldt — comme le dernier qui a quitté ce monde — mérite que l'on développe une attention plus soutenue car son action médiatrice totalement orientée sur l'individu et sa dignité, rendit seulement possible certains processus d'intensification de la grande époque de Iéna et Weimar.

Die Drei 2/2023.

(Traduction Daniel Kmiciek)

Thomas Brunner: est né en 1965 ; étude de l'art du mouvement l'eurythmie à Munich et Vienne. À côté de cela, il étudie librement la philosophie, l'anthroposophie et la science sociale. Il est membre de la scène de l'*Eurythmeum* de Stuttgart ; il collabore au centre culturel *Forum 3*, activités en management de musique, facteur, artiste d'actions, enseignant à la libre école Waldorf de Kiel ; enseignant à la libre école Waldorf de Cottbus. Depuis c'est un artiste et conférencier indépendants. Inventeur d'un jeu divisé en cases (*Welt der Türme* -Monde des tours, *Intellego Holzspiele*). Édification de divers projets, entre autres : compte d'initiative, université libre d'été de Niederspree, Atelier scénique de Cottbus-Kahren (www.freiebildungsstiftung.de), Forum de science sociale à Berlin. Réédition de Paul Asmus : *Le Je et la chose en soi* (1876/2004). Diverses publications dans le contexte de l'art et de la question sociale. www.edition-immanente.de (dont une en français: *Discernement & Initiative — Aspects au sujet de la Dreigliederung sociale en considération méthodique*)

36 Lettre de Wilhelm von Humboldt à Charlotte Diede du 5 juin 1832, passage cité d'après Albert Leitzmann (éditeur) : *Humboldts Briefe an eine Freundin [Lettre de Humboldt à une amie]* vol. II, Leipzig 1910, pp.239 et suiv.

37 À l'endroit cité précédemment, pp.271 et suiv.